

d'un morceau de papier on guiso de signet, puis, abandonnant le livre, il fouilla l'une de ses poches et en tira un étui contenant une minuscule bouteille d'encre rouge et une plume d'or.

Trempan alors sa plume dans l'encre, il reprit le volume et se mit en devoir de commencer le plus étrange, le plus inexplicable travail.

Ce travail consistait à souligner d'un point ou d'un trait des lettres ou des mots de la vingtième page du *Testament rouge*, *Mémoires du sieur de Laffemas*.

Arrivé au bas du recto de cette page, il la tourna et continua ses marques au verso, par conséquent sur la page 21, puis au recto de la page 22.

Avant que les dernières lignes de cette page fussent atteintes, il avait terminé son travail. Alors il abandonna sa plume, revint à la vingtième page, et se mit à lire à demi-voix les lettres et les mots marqués et soulignés par lui, et dont l'assemblage constituait les trois phrases suivantes :

“ Château des Granges-de-mer-la-Fontaine,

“ Dix-septième dalle noire de la chapelle,

“ En comptant à partir du coin gauche.”

—C'est bien cela !... murmura-t-il après avoir lu, impossible que les initiés ne comprennent pas, tandis que, pour qui-conque n'en aura pas la clef, l'énigme restera impénétrable.

Le comte reforma le livre et regarda sa montre.

Elle marquait trois heures moins quelques minutes.

Le temps avait marché vite, il est vrai que la besogne accomplie était longue et minutieuse.

M. de Thonnerieux serra ses papiers, son encre rouge, sa plume d'or, reporta le volume à l'employé chargé de la réception des ouvrages communiqués, salua les conservateurs et sortit de la salle de travail, puis de la Bibliothèque.

Le landau stationnait près du square Louvois.

Le valet de pied aperçut son maître et se dirigea vivement de son côté, tandis que le cocher amenait la voiture au bord du trottoir.

—Où va monsieur le comte ?—demanda le valet lorsqu'il eut refermé la portière du landau, après avoir fait monter M. de Thonnerieux, qui répondit :

—Chez la comtesse de Chatelux.

—Rue de Tournon...—dit à son tour le domestique au cocher en escaladant les hauteurs du siège.

Dix minutes plus tard, l'équipage s'arrêtait, rue de Tournon, dans la cour de l'hôtel de Mme de Chatelux.

Le comte descendit de voiture et se fit annoncer.

La maîtresse du logis vint elle-même jusqu'au vestibule au-devant du vieillard qu'elle prit par le bras avec empressement pour le conduire au grand salon, qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'hôtel, ainsi qu'les autres pièces de réception.

Georgine de Graves, comtesse de Chatelux, était une femme de quarante-cinq ou quarante six ans, très belle encore, quoique les traces de grandes fatigues ou de grands chagrins fussent visibles sur ses traits réguliers et aristocratiques, qui conservaient intacte la pureté de leurs lignes.

Mme de Chatelux fut frappée des changements survenus dans le visage de M. de Thonnerieux depuis la dernière et toute récente visite qu'il lui avait faite.

—Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda-t-elle, émue et inquiète, en le faisant asseoir auprès d'elle, je vous trouve plus sombre que d'habitude... vous semblez accablé...

—C'est qu'en effet je suis accablé, mon amie, répondit le comte avec une expression de profond découragement, oui, mon âme est sombre, oui, mes pensées sont noires... oui, ma tristesse va chaque jour en augmentant, et ne cessera de grandir jusqu'à l'heure du dernier sommeil... Heure à présent bien proche, car je sens ma vie s'en aller...

—Parce que vous vous abandonnez, mon ami... répliqua vivement la comtesse, parce que vous n'avez pas le courage de lutter contre votre douleur !

Le vieillard haussa les épaules.

—Lutter, répéta-t-il, à quoi bon ? Je suis vaincu d'avance !... La douleur vient des souvenirs, et je ne peux pas oublier !...

Si je le pouvais, d'ailleurs, je ne le voudrais pas !... Je suis accablé, disiez-vous, mon amie... Le mot est trop faible, je suis écrasé !

—N'ai-je donc pas souffert aussi, moi ? s'écria Mme de Chatelux. Souvenez-vous, Philippe ! Lorsque j'eus, il y a trois ans, l'irréparable malheur de perdre mon mari, je m'abandonnais à mon désespoir. Vous n'avez soutenu. Voici textuellement vos paroles : *Il faut être forte. Dieu l'exige. On ne vit pas avec les morts et votre devoir est de vivre !*

—Ce sont bien mes paroles en effet, répondit M. de Thonnerieux, en essuyant du revers de la main deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Je n'ai plus rien, vous le savez bien. Suzanne, mon adorée Suzanne est morte, et, six mois après, ma fille, mon unique enfant, la suivait dans la tombe. Je reste seul, seul au monde, et désespère, après avoir été si heureux ! Que voulez-vous que je fasse sur la terre ?

—Mais vous n'êtes pas seul au monde, cher Philippe ! répliqua Mme de Chatelux, en prenant les mains du vieillard et en les serrant affectueusement dans les siennes. Vous avez des amis... des amis dévoués, sur l'attachement desquels vous pouvez, vous devez compter absolument !

—Je le sais bien, et parmi eux vous occupez le premier rang. Mais les amis, si chers et si dévoués qu'ils soient, ne peuvent remplacer les affections que j'ai perdues. Ils ne me rendront pas les joies pures et divines que j'ai goûtées pendant près de dix-huit ans, et que la mort m'a brusquement ravies !

En prononçant d'une voix entrecoupée ces paroles presque indistinctes, le comte de Thonnerieux sanglotait, et c'était grande pitié de voir des pleurs s'échapper des yeux ternis, et ruisseler comme une pluie d'orage sur les joues flétries du vieillard.

Mme de Chatelux, remuée jusqu'au fond de l'âme par ce navrant spectacle, pleurait elle-même.

Elle fit cependant un effort énergique pour refouler ses larmes et essaya de consoler de son mieux celui qu'elle appelait son ami.

—Philippe, mon cher Philippe, lui dit-elle, je vous en conjure au nom de la tendresse que vous avez pour moi, ne vous abandonnez pas, ainsi que vous le faites, à une faiblesse indigne d'un homme ! Personne au monde n'a mieux compris et n'a déploré plus que moi l'abîme de douleur que creusait autour de vous la perte successive de Suzanne et de Marie ! Ah ! vous avez été cruellement éprouvé, vous si digne d'être heureux ! vous dont l'existence entière n'a été qu'une suite d'actions généreuses ! Mais, vous le savez, Dieu frappe ceux qu'il aime, et, si les coups sont rudes, ce n'est point une raison pour vous revolter contre ses décrets, pour rejeter un fardeau qui vous semble trop lourd, pour vous laisser mourir de chagrin ! Si vous mourez, que deviendront tous ces pauvres que vous secourez et qui vous bénissent ? Tous ces êtres qui vous doivent l'existence, puisque c'est grâce à vos bienfaits qu'ils peuvent vivre ? Songez, mon ami, aux deux anges qui vous ont été élevés... Suzanne et Marie, qui vous regardent du haut du ciel, doivent être tristes en vous voyant vous abandonner ainsi... à soixante-cinq ans à peine vous avez l'apparence d'un octogénaire ! Avec une constitution vigoureuse comme la vôtre, il vous restait un long avenir, et vous semblez prêt à descendre dans la tombe ! Quelle contradiction entre vos actes et vos paroles ! Aux désespérés vous criez : COURAGE ! et vous succombez vous-même au découragement, au désespoir !

—N'ai-je donc point le droit de mourir ? murmura le comte.

—Non ! car votre vie ne vous appartient pas ! Elle appartient à Dieu qui vous a fait son apôtre de charité sur la terre ! Remplissez cette mission jusqu'au bout ! Elle est grande, elle est consolante !

M. de Thonnerieux, la tête basse, resta quelques instants silencieux, puis enfin, d'une voix lente et brisée, il murmura :

—Vous êtes dans le vrai, je le sens bien mon amie, mais est-ce que je puis raisonner avec mon pauvre cœur ?

—Je vous en supplie, Philippe, s'écria Mme de Chatelux, chassez de votre esprit ces idées lugubres, et parlons d'autre chose, voulez-vous ?